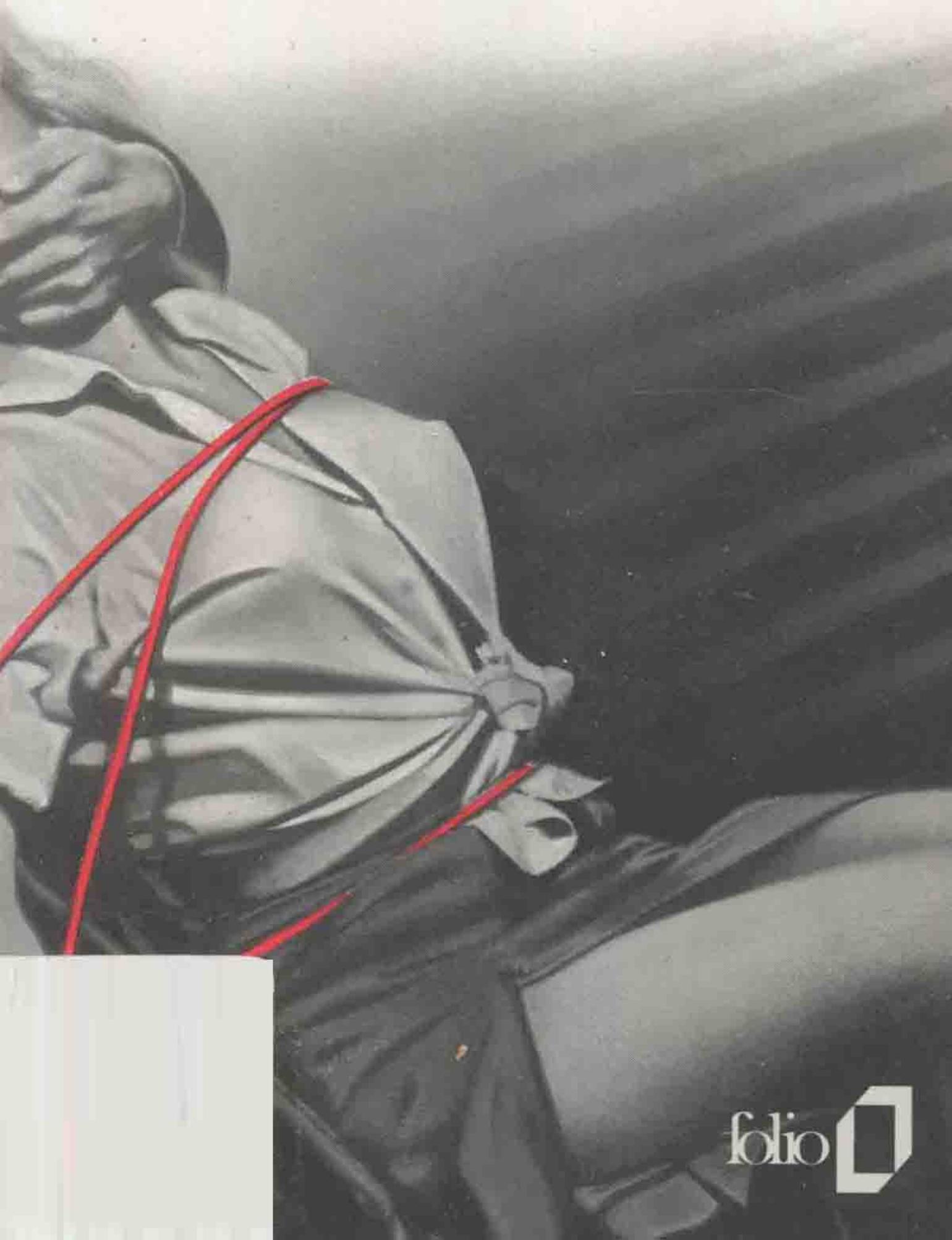


Francis Ryck
Le silencieux



COLLECTION FOLIO

Francis Ryck

Le silencieux

Gallimard

L'édition originale de cet ouvrage
est parue dans la Série Noire sous le titre
Drôle de pistolet.

© *Éditions Gallimard, 1969.*

Francis Ryck est né à Paris. Il a fait une partie de la guerre dans la marine — après quoi il a beaucoup voyagé, exerçant divers métiers, manuels ou autres, lui laissant le temps d'écrire — et vit à présent de sa plume. Francis Ryck travaille aussi pour le cinéma et la télévision.

Il a inventé un genre particulier de romans noirs où se mêlent l'espionnage, la science-fiction et la recherche du paradis perdu. Son œuvre compte une trentaine de romans.

I

Depuis un peu plus de trois heures, Yako déambulait dans les rues de Londres, s'éloignant du centre, se rapprochant insensiblement du Crouch End. Il était sûr, à présent, de ne pas avoir été suivi.

Il faisait un temps lourd en cette fin d'été, et Yako ressentait tout le poids de fatigue de cette marche fastidieuse, de ce « semage » routinier qui précède obligatoirement tout contact par « boîte aux lettres morte ».

Vêtu d'un complet kaki usagé, son large visage moite de sueur, il boitait légèrement du pied gauche et se reprochait pour la vingtième fois d'avoir mis ces chaussures qu'il avait achetées la veille.

Apparemment indifférent, il observait scrupuleusement tous les passants qu'il croisait, se retournait chaque fois qu'il traversait une rue. Mais son esprit ne pouvait se détacher de ce contrefort mal assoupli qui lui meurtrissait le talon.

Son parapluie accroché au bras, il avait l'air d'un petit employé rentrant de son bureau, comme il en circulait des milliers dans Londres à la même heure. Il se fondait dans la ville, dont il avait pris l'aspect et la couleur, amalgamé à la foule, chacun de ses

gestes mesuré à son rythme, indifférencié, banal. La seule chose qui, en lui, aurait pu retenir le regard, se rapportait à la bouche trop large et aux yeux saillants qui lui donnaient une vague ressemblance avec un batracien, une grenouille inoffensive et un peu effarée.

Il s'engagea dans Coolhurst Road, ralentit légèrement le pas, balayant toute la rue en enfilade d'un coup d'œil rapide. Il prit une cigarette dans sa poche et s'accorda le temps de l'allumer, en voûtant un peu le buste et les deux mains en écran sous les yeux attentifs.

Enfin, il fit encore quelques pas et franchit le portail du numéro 23. Un couloir sombre qui sentait l'humidité bordait deux escaliers de pierre et aboutissait à une cour étroite ornée d'une guirlande de linge qui séchait.

Sans hésiter, Yako se dirigea vers le premier escalier et il s'apprêtait à le contourner quand une porte claqua dans les étages, suivie d'un bruit de pas martelant le palier. Yako commença à gravir les marches, lentement, pesamment. Un peu avant le premier étage, il croisa une femme qui descendait, sac en bandoulière et très fardée, avec des gestes de cheval de cirque. Sans paraître lui accorder la moindre attention, Yako la salua d'un geste machinal, en portant les doigts contre le bord de son chapeau.

Il continua à monter. Des notes de piano parvenaient d'en haut, aussi nettes et claires que s'il eût été installé sur un des paliers ; des gammes laborieuses, rejouées inlassablement. Au second, Yako s'arrêta, jeta un coup d'œil par-dessus la rampe, puis il se mit à redescendre, beaucoup plus vite et plus légèrement qu'il n'était monté.

Au rez-de-chaussée, il se dirigea silencieusement sous l'escalier. Là, il faisait très sombre, et ses yeux, habitués à la lumière, lui rendaient une obscurité presque totale. Malgré le silence troublé seulement par le son paisible du piano et la certitude d'un vaste vide autour de lui, il n'alluma pas son briquet.

Yako était de ces hommes dont les angoisses se dissolvent dans l'ombre. Il s'y trouvait à l'aise et en sécurité comme dans un lit familial et, depuis de nombreuses années, il savait que ses sens s'y aiguisaient mieux qu'en pleine lumière.

Il avança un bras et ses doigts palpèrent le mur. Il trouva rapidement la faille entre deux pierres, et la mince feuille de papier pelure, étroitement pliée, qui y avait été glissée.

Alors un choc le poussa en avant, aussi violent qu'un plaquage de rugby, tandis qu'une tenaille d'acier se refermait sur ses bras, les ramenant contre son buste, serrant à étouffer.

Il n'avait rien entendu venir, c'était comme si l'autre, dont il sentait maintenant le souffle contre sa nuque, s'était laissé tomber sur lui comme un serpent.

Il ne chercha même pas à se débattre, il avait mesuré les forces, trop inégales. Son parapluie était tombé sur le sol de ciment. Yako tenta seulement de plier l'avant-bras pour porter le message à sa bouche et l'avaler. Comme il ne put y parvenir, il laissa tomber le papier, essayant au jugé de le piétiner avec l'arête de sa semelle.

Il se sentit presque soulevé de terre et poussé sur le côté. Au même moment, le faisceau d'une lampe électrique glissa sur le sol, se fixa sur le papier intact, puis la silhouette d'un autre homme se baissa pour le ramasser.

Tout cela se déroulait en silence. Seulement les gammes, là-haut, qui continuaient de s'égrener, puis un roulement lointain qui était peut-être la première annonce de l'orage.

L'éclat de la lampe éblouit Yako, qui cligna des yeux, puis la lumière se reporta sur le papier, et les doigts longs et fins qui le déplaient.

Puis les mains s'avancèrent pour palper les vêtements de Yako, ses poches ; elles glissaient, expertes, autour de la ceinture, le long des cuisses, jusqu'aux chevilles. Dans une légère odeur d'eau de toilette et de tabac blond.

L'étreinte qui l'étouffait se desserra et on lui ramena les poignets en arrière. Enfin, la lampe s'éteignit, et Yako se sentit poussé vers le couloir, sans brutalité. Maintenant, il distinguait celui qui marchait devant, un homme grand et mince, au dos voûté, vêtu d'un imperméable noir.

L'autre, derrière lui, pesa sur ses poignets, et Yako s'arrêta pendant que l'homme à l'imperméable traversait lentement le couloir et gagnait le portail, presque nonchalamment.

On lui lâchait les poignets et on le poussait légèrement dans le dos. Yako se remit en marche et gagna à son tour le portail, seul, les pas de l'autre le suivant à distance. Et la gamme se perdait déjà dans la rumeur de la rue, fa sol la si do ré, noyée dans un deuxième roulement de tonnerre.

Une voiture grise était garée devant l'entrée, avec un homme au volant, et un autre à l'arrière, qui ouvrit la portière dès que Yako apparut. L'homme à l'imperméable se tenait sur le trottoir, de dos, un peu à l'écart, et la tête levée comme s'il s'inquiétait

de la pluie qui commençait à tomber à grosses gouttes.

Quelques passants se hâtaient, traversaient cette scène comme des figurants distraits, sans rien y déceler d'anormal.

Tout s'était fait en quarante-huit secondes, proprement et selon les meilleures traditions. Yako ne cherchait même pas à s'enfuir, il avait assez de métier pour savoir que c'était inutile. Il entra dans la voiture où l'homme corpulent et d'aspect paisible qui avait ouvert la portière se poussa pour lui faire de la place.

Celui qui avait tenu les poignets de Yako entra à son tour, et décrocha de son bras le parapluie qu'il avait ramassé pour le poser contre la cuisse du prisonnier. C'était un petit homme râblé avec un visage de clown triste.

Sans qu'une parole fût prononcée, la voiture démarra aussitôt. Sur le trottoir, l'homme à l'imperméable s'éloignait à pied, de la même allure nonchalante, indifférente.

*

Yako ignorait dans quel quartier de Londres il se trouvait. Cette ville l'avait toujours rassuré par son gigantisme ; pendant des années, il s'y était senti perdu comme au fond d'un gouffre immense de pierres et de fumées, recouvert par ses crachins et ses brouillards.

Maintenant, le gouffre l'avait piégé, comme un grand coquillage qui s'était refermé. Un coquillage, ou un des milliards d'alvéoles de la ville, faits des mêmes pierres, pénétré de la même odeur d'humid-

dité et de suie. Une cave. Sous un immeuble semblable à des milliers d'autres, dans un quartier qu'il n'avait pas pu reconnaître.

La voiture avait roulé longtemps, sans doute pour le désorienter. Il y avait eu le ciel obscurci par l'orage, la nuit qui paraissait tomber d'un coup, et la pluie qui ruisselait sur les vitres. Personne ne parlait.

Puis la voiture s'était garée brusquement, sans que rien ne le laisse prévoir, comme toujours. L'homme au visage de clown l'avait mené le long d'un couloir silencieux, puis dans un petit escalier aux marches usées, enfin dans cette cave.

Quatre mètres sur trois, des murs lisses, cimentés, sans soupirail, sol de ciment, un lit de fer, rabattable, scellé à un des murs. Une porte de bois peinte en gris, avec un guichet et un œilleton. Une ampoule allumée au plafond, sous un manchon de treillage métallique.

Yako non plus n'avait pas parlé. Pas questionné. Il connaissait les règles du jeu, et « eux », de leur côté, savaient qu'il les connaissait.

Quand il était entré dans sa cellule, l'homme au visage de clown avait attendu, sans un mot. Yako avait vidé ses poches et il lui avait tendu successivement son portefeuille, son briquet, ses cigarettes, puis il avait défait sa ceinture. Mais l'autre avait eu un signe de tête vers la couchette sur laquelle étaient pliés une veste et un pantalon de drap brun. Alors Yako s'était déshabillé entièrement et il lui avait remis ses effets.

Après un autre signe de tête, comme approbateur, l'homme était sorti, et Yako avait entendu la clé tourner dans la serrure.

Le pantalon était trop étroit à la taille, il avait dû laisser le haut déboutonné, en revanche il avait retroussé largement les manches de la veste.

C'était le silence complet ; on ne percevait même pas le grondement de la ville. Une cave profonde ; machinalement Yako avait compté trente et une marches en descendant ; et l'épaisseur de pierres et de ciment devait étouffer tous les sons.

Il avait arpenté la cellule de long en large, avec la satisfaction bête des pieds soudain indolores, délivrés des chaussures.

Peu lui importait à présent la cause de sa capture. Gregor avait sans doute été suivi en portant le message. Suivi, ou arrêté, qu'il ait parlé ou qu'un autre que Gregor soit à l'origine de la situation, cela prenait maintenant une importance secondaire, presque dérisoire. Ce sont des problèmes auxquels on pense attentivement quand on est encore libre.

Ou bien on y repense plus tard, beaucoup plus tard. Dans la vérité immédiate d'un cube de ciment, ce sont des problèmes plus concrets qui se posent. Simplement, l'avenir.

Après avoir tourné d'un mur à l'autre, Yako s'était assis sur le lit. Le jeu se formulait par allusions, autour d'un thème unique : « Parler » ou « Ne pas parler ». L'allusion, c'était cette cellule : ce qui l'attendait au cas où il refuserait de parler. Et ce qui l'attendait, c'était simplement cela : ici, projeté dans un avenir interminable. Emmuré à vie, sans procès, réclusion à vie, dans une solitude totale.

Très simple. Aucune torture, aucune pression physique. On peut tenir un an, deux ans, parfois un peu plus avant la folie. Et la folie non plus n'est

pas une échappatoire, seulement un autre mur, un autre gouffre.

Il « les » connaissait. Il connaissait leurs méthodes. Pas plus de moyens chimiques, scopolamine ou hypnotiques, que de torture. Non, tellement sûrs d'eux et de leurs vieilles traditions. Une petite horreur calme, un peu désuète, les procédés conservateurs, éprouvés déjà bien avant le roi Richard.

Simplement un peu de ciment sur les murs de l'oubliette, et la lumière électrique. Peut-être, plus tard, éteindraient-ils la lumière, pour toujours.

Ils n'étaient pas pressés, ils avaient le temps pour eux. Discours inutiles, aucune formule d'avertissement. Ils savaient qu'il connaissait tout cela, qu'il n'ignorait rien de ce qui l'attendait et que, dès maintenant, son cerveau lui en donnait l'image exacte.

D'une certaine manière, son cerveau, à lui, avait déjà commencé à travailler pour eux, dans le sens qu'ils désiraient. C'est à des détails de ce genre qu'on reconnaît l'empreinte des très vieilles civilisations.

De la même façon, Yako savait par qui il allait être interrogé : ce serait l'homme à l'imperméable, celui qui était resté sur le trottoir. Il serait peut-être assisté de l'autre, le gros qui avait ouvert la portière de la voiture.

Et cela n'allait plus beaucoup tarder. Dès que le message serait revenu négatif du décryptage. Et dès qu'ils sentiraient que lui, Yako, serait prêt.

Prêt à quoi ? Il s'était déjà attendu à ce qui lui arrivait, il y avait pensé cent fois, imaginant toutes les formes possibles de son arrestation, et même ses réactions, après... Mais on pourrait imaginer cent